

Noces

Enfin ! seul ! On n'entend plus que le roulement de quelques fiacres attardés et éreintés. Pendant quelques heures, nous posséderons le silence, sinon le repos. Enfin ! la tyrannie de la face humaine a disparu, et je ne souffrirai plus que par moi-même.

Baudelaire, A une heure du matin, in Le Spleen de Paris



Pour souffrir, tu souffres. Tu regardes le plafond, le lit à baldaquin, ce grand lit royal dans lequel tu rêvais de t'allonger enfant, quand tu pensais au prince charmant. Tu tournes la tête et c'est ce morceau de tissu blanc que tu vois, étalé sur le sol, comme un oiseau touché en plein vol.

Tu récites des poèmes dans ta tête, tu tentes de faire des rimes pour oublier, pour distancier, mais le souvenir est déjà trop bien ancré. Nuit blanche, immaculée, nuit sacrée. Il a regardé la tâche de sang sur le drap, tu as pensé qu'il allait pleurer. Si heureux pour ces quelques gouttes qu'il t'avait arrachées. Aussi heureux peut-être des larmes que tu as versées ?

Puis il a osé parler. « Tu es ma femme » qu'il disait, et tout ce que ces mots impliquaient te donnait la nausée. Les odeurs émétiques finissaient seulement de se dissiper, la sensation de ses mains sur ta peau s'estompait, tu voulais être seule, enfin seule.

A-t-il jamais su que tu aimais Baudelaire, cet homme qui semble dormir à côté de toi ? Tu as fermé la porte à double tour, tu avais besoin de ces barricades pour faire ce qu'il fallait, ta dernière chance. Tu n'oses pas encore y penser, le souvenir de son étreinte est trop vif, comme une empreinte, sur ton ventre, ta poitrine, ton visage. On t'avait dit d'être sage. Parce qu'après tout, ce matin, c'était ton mariage.

Jour de liesse qui se termine dans la souffrance. Ta douleur est viscérale, cachée au plus profond de tes entrailles. La ville s'étale à tes pieds, lumineuse et attirante, richesses opulentes. Toi tu sais la vérité des faubourgs, la misère et le feu du soleil qui brûle pour toujours.

Tu devais vivre dans cette suite, avec celui qui t'a épousée aujourd'hui. Dans la richesse et l'opulence, toi aussi. Pour quelques gouttes de sang ? Tu n'as pas compris. Peut-être pour ta peau cuivrée, tes sourcils arqués, tes cheveux noirs et bouclés.

Si au moins il avait cherché à te connaître... Tu lui aurais parlé de poésie. Du recueil de Baudelaire, ce trésor qui dort sous le vieux matelas qui te servait de lit. Tu lui aurais dit que tu le connaissais par cœur. Que ses mots te venaient lorsque tu avais peur.

Tu as peur maintenant, je sais. La porte fermée, tu te sens piégée. *Rouvre-la. Fuis.* Tu n'oses pas. Les heures passent et ton esprit refuse, refuse le souvenir, dont tu sais pourtant qu'il est impossible de se défaire.

L'éclat des rues devenu insupportable, tu te retournes. Tes yeux se posent sur la robe blanche, si blanche. Elle contrastait joliment avec ta peau quand tu la portais. Mais pas avec la sienne, cette peau si pâle déjà ce matin, devant l'autel. La blancheur de sa peau te repoussait. Elle salissait le noir de la tienne.

Des heures ont passé. Ce sentiment ne s'éteindra-t-il donc jamais ? Non, jamais. Ne songe pas à oublier. Nous avons toutes essayé.

Tu t'assieds sur le sol, la moquette si douce. Tu chasses le souvenir qui menace de revenir. Le poids de son corps sur le tien. La douleur. Le sang et tes pleurs. Le bruit surtout, infernal dans la nuit,

grognements et gémissements, tu le sentais animal et toi, simple objet, réceptacle du désir. Sa femme.

Les blancs longtemps se sont sentis plus humains que vous. Comment pouvaient-ils ? te demandes-tu maintenant, maintenant que tu connais le vrai visage de cet homme — peut-il être humain ? — qui semble dormir dans son lit trop grand.

La nuit est à lui, as-tu pensé. La nuit du blanc. Et de la blancheur des draps troublée par ces quelques gouttes grenat.

Le souvenir est là, je t'avais dit qu'on ne pouvait le garder enfoui. La belle moquette est tâchée, tu as vomi tout ce repas grand luxe qu'on avait préparé pour lui et pour toi. Tu étouffes, et souhaites presque en mourir. Peur que tes hoquets le réveillent, mais ils ne risquent pas.

On t'a donné des vêtements pendant la journée. Tu les enfiles. Des cadeaux de mariage, cadeaux de femmes qui te jetaient des regards entre la jalousie et la pitié, cadeaux d'homme qui te jetaient des regards entre l'envie et les regrets. Ses amis à lui, ta famille n'était pas là. Ils sont restés au village, pas assez présentables.

Et toi, qu'ont-ils pensé de cette petite exotique, comme ils t'ont appelée ? Assez sage, dans sa robe blanche, osant à peine bouger, ne parlant pas de peur de déranger ?

Les vêtements te vont bien. Tu croises ton reflet dans un miroir. Des vêtements de blanche, te dis-tu. Ils ont voulu te transformer pour que tu leur appartiennes un peu plus.

Tu ne regardes pas le lit, même si tu as remonté le drap sur son corps. Ce corps qui t'étouffait, posé sur ta poitrine. Ce corps qui respirait le confort d'une vie sans privations, sans refus ni interdictions. Rien de sacré dans son cœur. Rien d'innocent dans ses yeux.

Tu te tords de douleur désormais, tu t'arraches les cheveux pour forcer les images à quitter ton esprit. Rien ne les fera disparaître, tu sais, sauf la mort, mais elle ne t'attend pas encore.

Tu as tant grandi, te semble-t-il, en une nuit. Désormais, tu sais que le monstre n'est pas sous le lit, caché et tapi. Il se prélassait sans vergogne sur les draps, à la vue de tous et impuni. Impuni... jusqu'à aujourd'hui.

Il y a de l'argent dans son sac, plus de billets que tu n'as jamais vu. Tu les prends, ils sont à toi, puisque tu es sa femme.

Tu te retournes encore vers la fenêtre. Le soleil point à l'horizon. Les premiers rayons entrent dans la chambre. Ta décision est prise. Tu te retournes une dernière fois.

Pendant que tu regardes le corps, le couteau qui dépasse de la poitrine et le visage figé dans la mort, tu entends nos voix dans ton esprit, nous toutes tes sœurs promises au même sort, qui te disons de fuir, qui te disons de vivre.

Car après tout, tu n'as que 14 ans, petite.

Pendant que vous lisiez ce texte, 135 mineures ont été mariées de force dans le monde.

1142 mots